



Sartre écrivait sans cesse, n'importe où, en toute situation. Il écrivait vite, sa plume courait au fil de sa pensée, et il réécrivait beaucoup. Son immense production dans tous les domaines de l'art littéraire, philosophie, roman, théâtre, journalisme, politique..., est curieusement en partie inachevée. Il le reconnaissait lui-même à l'occasion d'un entretien avec Michel Contat et Michel Rybalka (*Situations X*) à propos de *L'Idiot de la famille* qu'il avait un temps laissé tomber : « Je me suis dit que je ne pouvais continuer à abandonner mes travaux en cours de route : *L'Être et le Néant* annonce une morale qui n'a jamais été donnée, la *Critique de la raison dialectique* en reste à son tome 1^{er}, l'étude sur le Tintoret a été interrompue au milieu, etc. », et l'on pourrait ajouter à sa liste *Les Chemins de la liberté*, dont le dernier tome est resté à l'état de projet, et *L'Idiot de la famille*, dont le quatrième tome ne sera jamais écrit. Une partie de ses manuscrits a été étudiée par les chercheurs qui ont analysé la genèse de son écriture. De multiples ouvrages ont paru sur son œuvre. Sartre ne redoutait pas le jugement de la postérité : « Non pas que je sois persuadé qu'il sera bon. Mais je souhaite qu'il ait lieu. Et il ne me viendrait pas à l'esprit d'éliminer des lettres, des documents sur ma vie personnelle. Tout cela sera connu. Tant mieux si cela permet que je sois aussi transparent aux yeux de la postérité – si elle s'intéresse à moi – que Flaubert l'est aux miens » (*Situations X*).

Jean-Paul Sartre au Dôme,
à Montparnasse.
© Rapho / Dominique Berretty

La fonction de l'écrivain, c'est de parler de tout, c'est-à-dire du monde en tant qu'objectivité, et en même temps de la subjectivité qui s'oppose à elle, qui est en contradiction avec elle. Cette totalité, l'écrivain doit en rendre compte en la dévoilant jusqu'au bout.

*Sartre, *Situations X**

Pour moi, le style – qui n'exclut pas la simplicité, au contraire – est d'abord une manière de dire trois ou quatre choses en une. Il y a la phrase simple, avec son sens immédiat, et puis, dessous, simultanément, des sens différents qui s'ordonnent en profondeur. Si l'on n'est pas capable de faire rendre au langage cette pluralité de sens, ce n'est pas la peine d'écrire.

Sartre, *Situations X*

Dans *Les Mots*, récit autobiographique de son enfance, Sartre raconte sa vocation précoce d'écrivain, encouragée par son entourage. Dès 7 ans, il fait des vers, joue à l'écrivain : « J'écrivais par singerie, par cérémonie, pour faire la grande personne : j'écrivais surtout parce que j'étais le petit-fils de Charles Schweitzer. » Il remplissait son « Cahier de romans » d'histoires que sa mère, pleine d'admiration pour l'enfant prodige, recopiait et lisait à ses proches. En 1963, lorsqu'il écrit *Les Mots*, il voit son entrée dans l'écriture comme une entrée en religion : « J'ai désinvesti mais je n'ai pas défroncé : j'écris toujours. Que faire d'autre ? *Nulla dies sine linea*. C'est mon habitude et puis c'est mon métier. » Il n'obtiendra le statut de grand écrivain qu'il ambitionnait qu'à la publication de *La Nausée*, en 1938. C'est en 1931, à son arrivée au Havre où il est nommé professeur de philosophie, qu'il décide d'écrire un ouvrage littéraire et une étude de philosophie qui lui apportent la

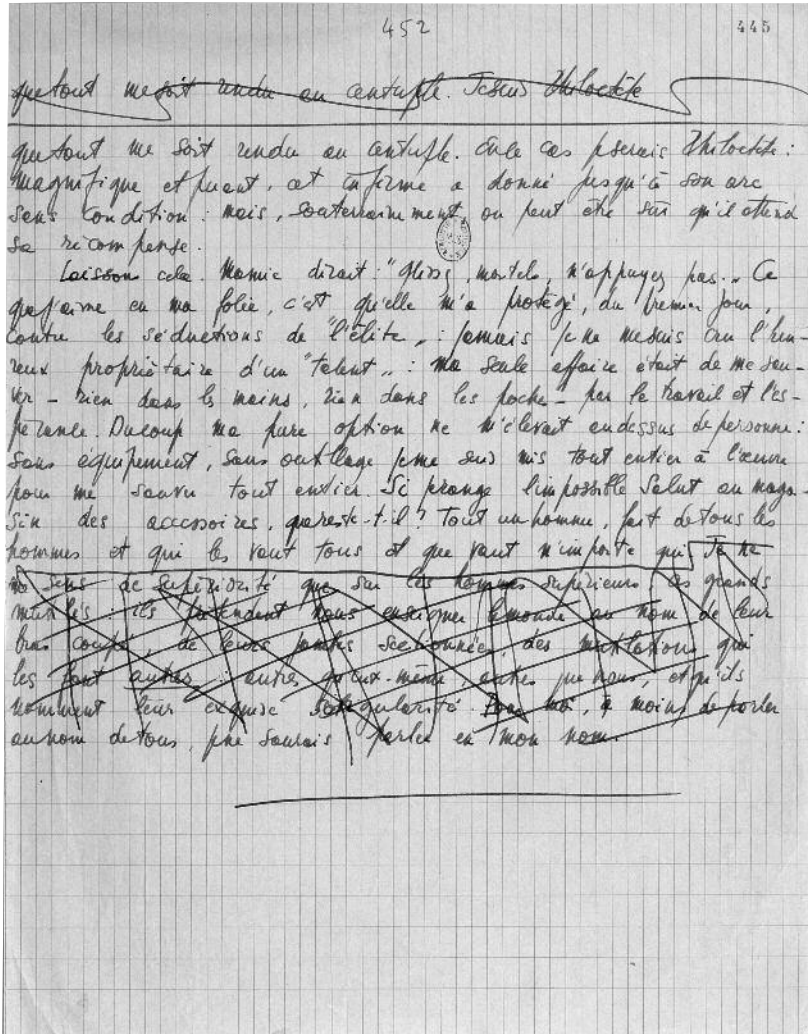
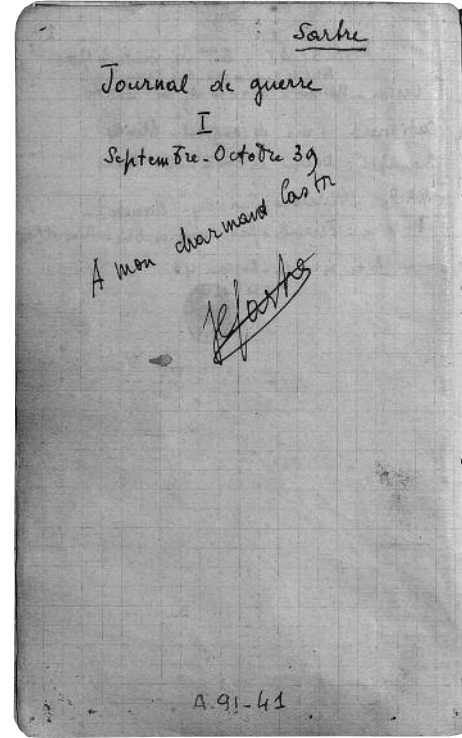
reconnaissance du monde des lettres : il veut être Spinoza et Stendhal. « Il aimait autant Stendhal que Spinoza et se refusait à séparer la philosophie de la littérature » (Simone de Beauvoir, *Mémoires d'une jeune fille rangée*). Le manuscrit autographe de *Melancholia* (premier titre de *La Nausée*), rédigé sur des feuilles de classeur, présentant des écritures et des encres différentes, d'innombrables ratures et corrections, rend compte du travail accompli, sans pour autant mettre au jour les étapes de la genèse de l'œuvre qui se déroulent de 1932 à 1938.

De septembre 1939 à mars 1940, mobilisé en Alsace, le soldat Sartre tient des carnets qui pourraient s'apparenter à un journal : le premier titre en est d'ailleurs « Journal de guerre ». L'écriture en est extrêmement rapide, sans ratures, elle court au rythme de la pensée. Sartre couche sur le papier les réflexions qui lui viennent sur les thèmes les plus divers, construit des idées qu'il développera plus tard au long de son œuvre. Il rend compte au jour le jour de l'événement collectif qu'il est en train de vivre – la drôle de guerre –, tout en tentant de comprendre sa vie entière. Loin d'être dédiés à l'intime, idée à laquelle Sartre est totalement opposé – pour lui, l'écriture est publique –, ses carnets sont destinés à être lus d'abord par Simone de Beauvoir, son « petit juge », qui en prend connaissance au fur et à mesure de leur rédaction, puis par le cercle d'amis proches,

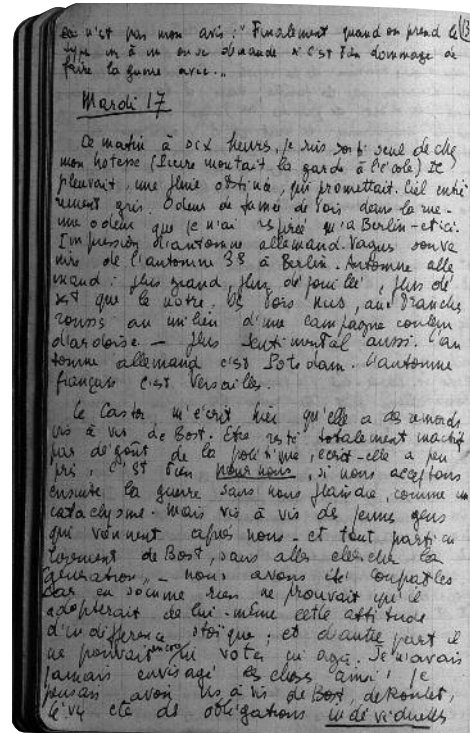
et éventuellement à être publiés : « Je me réfléchissais dans cette guerre qui se réfléchissait en moi et me réfléchissait son image. Le résultat est que j'écrivis d'abord sur la guerre et finalement sur moi. Elle devint une retraite. » Des quinze carnets remplis d'une écriture régulière, six seulement ont été retrouvés.

Le sens du style dans Les Mots, c'est que le livre est un adieu à la littérature : un objet qui se conteste soi-même doit être écrit le mieux possible.

Sartre, *Situations X*



Les Mots
BNF, Manuscrits, Fonds J.-P. Sartre, f. 445



Premier carnet de la drôle de guerre
BNF, Manuscrits, Fonds J.-P. Sartre, f. 1 v°-2 et f. 68 v°-69

Écriture philosophique et écriture littéraire

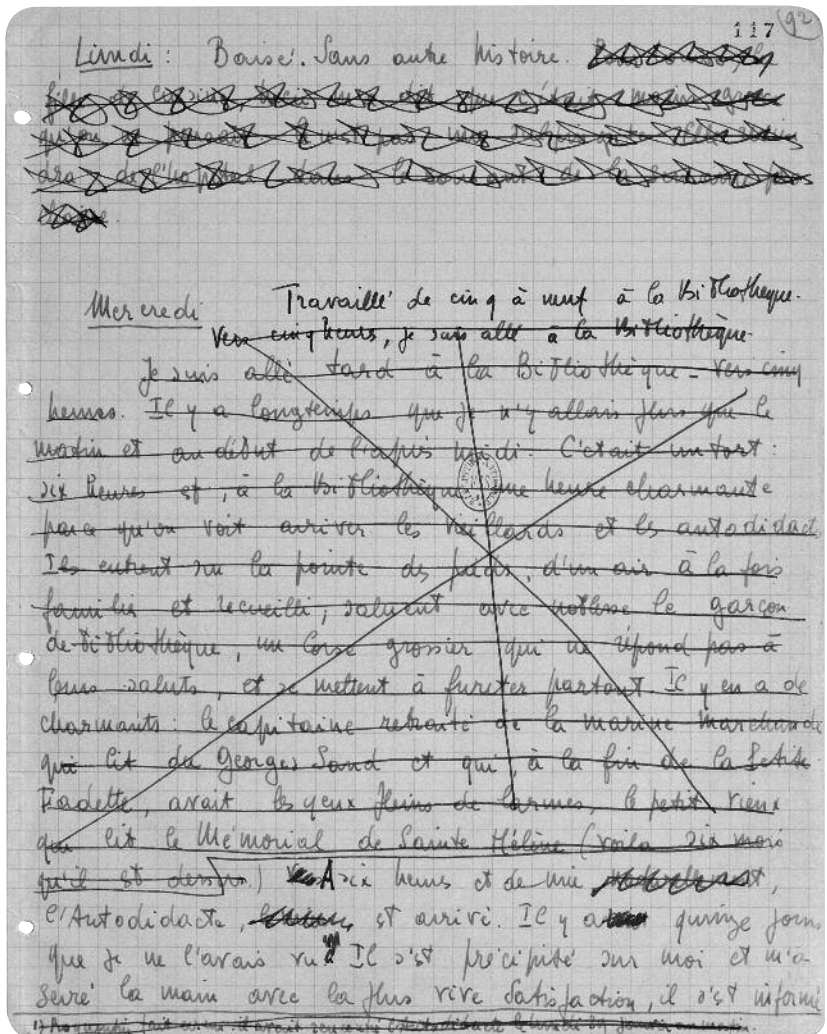
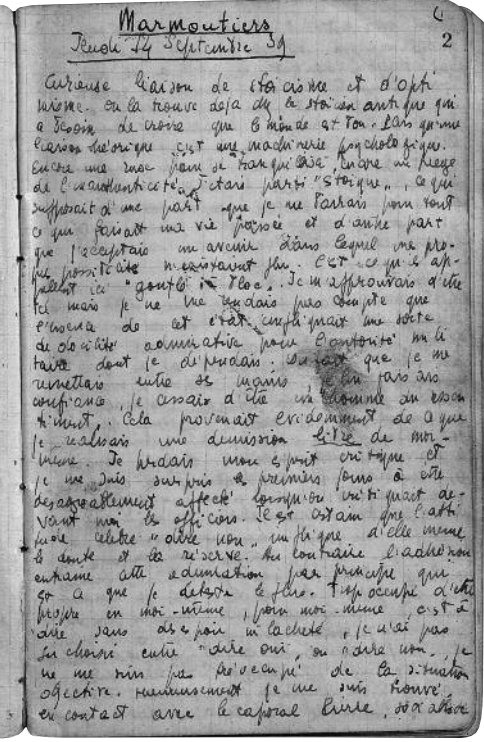
Michel Contat, directeur de l'équipe de recherche sur les manuscrits de Sartre (ITEM-CNRS), distingue deux écritures chez Sartre : l'écriture improvisée et l'écriture brouillonnée. L'écriture improvisée est celle de la philosophie : une écriture de premier jet où la pensée est lancée sur la page, sans rature ni correction. Le manuscrit des « Notes pour la Morale » est constitué de cahiers de grand format à petits cartreux et la page est entièrement remplie. Il n'y a ni interligne, ni marge. Ces notes pour un ouvrage philosophique annoncé à la fin de L'Être et le Néant ne devaient pas être publiées,

mais Sartre fit cependant dactylographier son manuscrit, sans doute pour le donner à lire et en discuter avec ses proches. Écriture improvisée également pour la Critique de la raison dialectique, résultat d'une réflexion qui se développe sur une dizaine d'années. Sartre rédigea ce traité en prenant des amphétamines : trouvant que sa pensée était plus lente que sa main, il décida d'absorber des excitants pour accélérer la formulation de ses idées, benzédrine, puis corydrane qu'il prit en grande quantité. Il s'adonnait à deux séances quotidiennes d'écriture sous ce régime, puis prenait du whisky pour se détendre et des somnifères pour dormir. Simone de Beauvoir raconte : « Il ne travaillait pas comme des heures d'affilée, il fonçait de feuillelet en feuillelet sans se relire, comme happé par des idées que sa plume, même au galop, n'arrivait pas à rattraper ; pour soutenir cet élan, je l'entendais croquer des cachets de corydrane dont il avalait un tube par jour » (La Force des choses). Sa santé en pâtit grandement, mais il estimait qu'« il vaut mieux écrire la Critique - je le dis sans orgueil -, il vaut mieux écrire une chose qui est longue, serrée, importante pour soi que d'être très bien portant » (Situations X, entretien avec Michel Contat). En revanche, Sartre n'avait pas recours aux drogues pour son écriture littéraire, il y adoptait un rythme plus lent, tout en recherchant un style vif pour le lecteur. C'est une écriture

brouillonnée. Il détestait le brouillon, mais il avait inventé un système comparable au traitement de texte. Son support n'était pas la page, mais l'ensemble des feuilles du manuscrit. Il avait toujours un ruban d'écriture devant les yeux et, lorsqu'il reprenait ses textes, il barrait ce qu'il voulait changer et réécrivait sur un nouveau feuillelet qu'il insérait dans la liasse, éliminant les feuillelets inutiles. Il procédait ainsi, transformant sans cesse son manuscrit qui grossissait des feuillelets intercalés. Les milliers de pages du manuscrit des Mots témoignent du travail effectué. Tant que l'œuvre n'est pas terminée, les pages ne sont pas numérotées. Le foliotage n'intervient qu'en toute fin, signant l'achèvement. Pour Les Mots, c'est Simone de Beauvoir, puis Michelle Vian qui effectueront cette tâche et Michelle Vian dactylographiera le dernier état du texte. La relecture de la dactylographie donne lieu parfois à d'importantes modifications. Celle des Mots prit plusieurs mois : Sartre ajouta dans la version finale le récit des années 1914 à 1917, années heureuses passées avec sa mère jusqu'au remariage de celle-ci, alors qu'il avait décidé primitivement d'arrêter à 1914.

Il m'arrive, en relisant mes textes, de trouver des choses de moi qui me frappent comme m'ayant échappé, je veux dire des éléments où je me suis livré malgré moi.

Sartre, Situations X



mais pas pas l'atomisme d'aire du général et (195) du social. du politique même. C'est pourtant vrai et je suppose que ce sont de ce côté qui viennent sont moi-même à l'égard d'un père, parce que la fonction parentelle est introduit comme élément social dans les rapports avec l'enfant. Ainsi, ce qui me concerne je suis né : le fait de la guerre, mais je n'ai de 1920 à 1939. pas été à l'école pour la faire scolariser. Je pense aujourd'hui que ce n'est pas en un lieu grand pas. En regardant la page ou le bloc pour en saisir tout ce que je n'ai pas ou ni voulu écrire. Mais vis à vis de moi je suis comparé et qu'est-ce que j'ai fait ? C'est là le paradoxe : non point même nait qu'il y a guerre. Un sans doute les derniers années de la guerre n'était pas d'écriture. Mais plus tôt, lorsque elle occupait un mauvais rôle - de quoi j'ai pu raconter et après une opinion plus ou moins que c'est ce que cela signifie, sinon que, tant que la guerre est possible, il y a - même et surtout paraissant la guerre - un être-homme - la guerre de l'homme de ce qu'il est né. On ne dira alors il y a aussi un être-père. La dévaluation en un être-père. La que sensation proprement nulle puis que ce sont aussi de questions qui se posent à l'écrit. Mais je ne vais pas si loin. Quand même cela se fait, on voit bien que la guerre est d'un autre ordre. Ce que je pense c'est qu'elle est de l'ordre de grands événements, de variations, la mort, la naissance, la souffrance au lieu de quel chaque homme se fait et vis à vis de quelle, s'abîment. C'est encore de la gorge. Je me souviens d'une conversation qui.

La Nausée BNF, Manuscrits, NAF 17900, f. 117

Sartre s'est expliqué sur la différence entre ses manuscrits philosophiques écrits au fil de la plume et ses manuscrits littéraires très raturés : « en philosophie, chaque phrase ne doit avoir qu'un sens », alors que, dans *Les Mots*, il a voulu « donner à chaque phrase des sens multiples et superposés », et « il est toujours plus difficile d'écrire, mettons quatre phrases en une, qu'une seule en une seule comme en philosophie » (*Situations X*, entretien avec Michel Contat). Sartre a consacré les dernières années de sa vie d'écriture à son traité sur Flaubert, *L'Idiot de la famille*. Il rédigea rapidement une première version en 1954, destinée à servir de base à une discussion avec un philosophe marxiste. Une deuxième version complètement réécrite donna lieu à la parution d'extraits dans *Les Temps modernes*, en 1966. Enfin, une troisième version

est publiée en 1971 (les deux premiers tomes) et en 1973 (le troisième tome). Après son accident de santé de 1973, Sartre devra abandonner le quatrième tome, qui paraîtra sous forme de notes en 1988. Écriture improvisée et écriture littéraire sont intimement liées dans cette œuvre inachevée qui est une psychanalyse existentielle de Flaubert. On y retrouve l'écriture philosophique sous amphétamines, mais aussi cette recherche du style littéraire brillamment illustrée dans *Les Mots*. Sartre réalise « la synthèse des écritures du romancier, du philosophe et de l'intellectuel » (M. Contat). En 1975, aveugle, Sartre déclare qu'il abandonne l'écriture : « Privé de mes capacités de lire et d'écrire, je n'ai plus aucune possibilité de m'activer comme écrivain : mon métier d'écrivain est complètement détruit » (« Autoportrait à

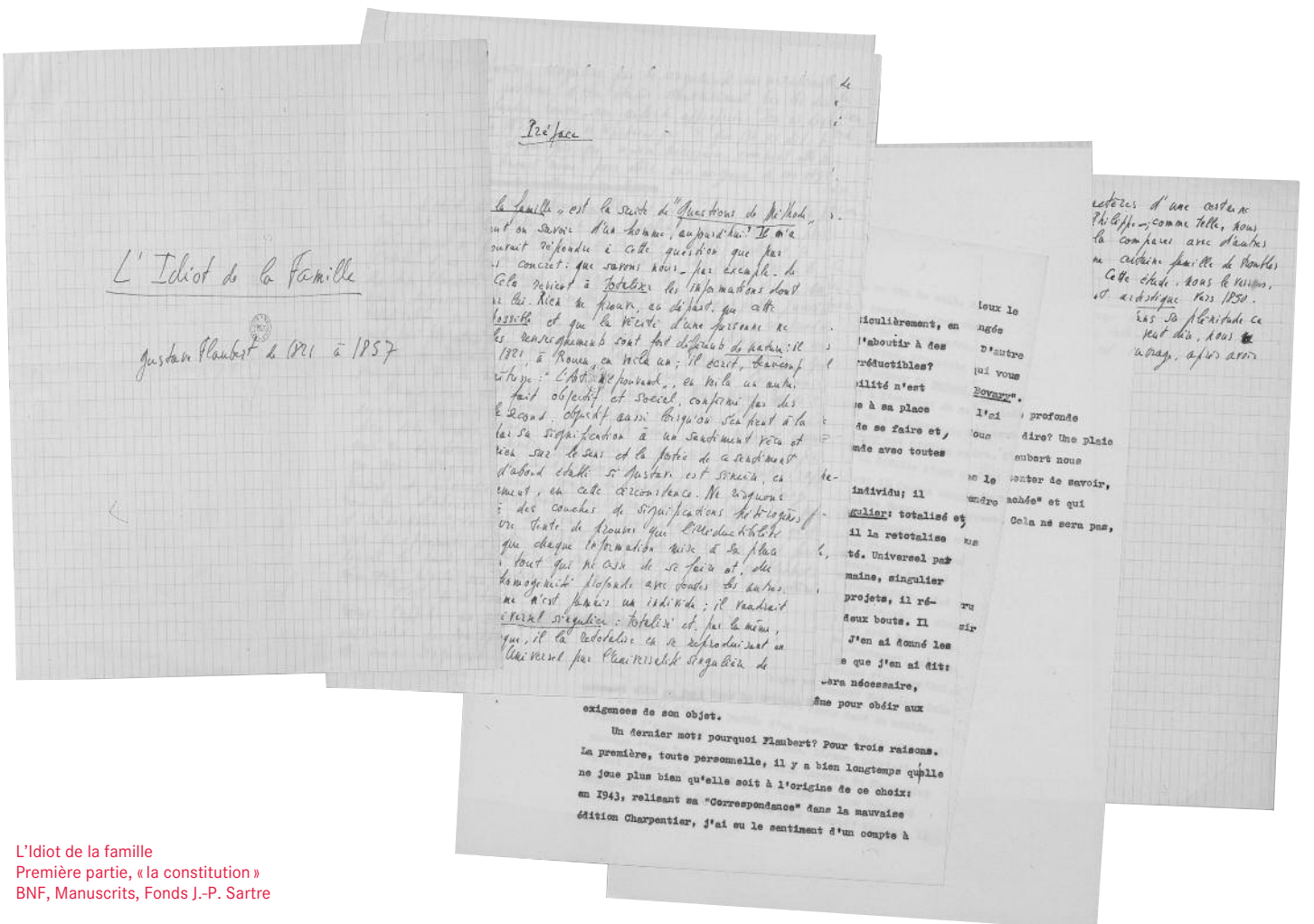
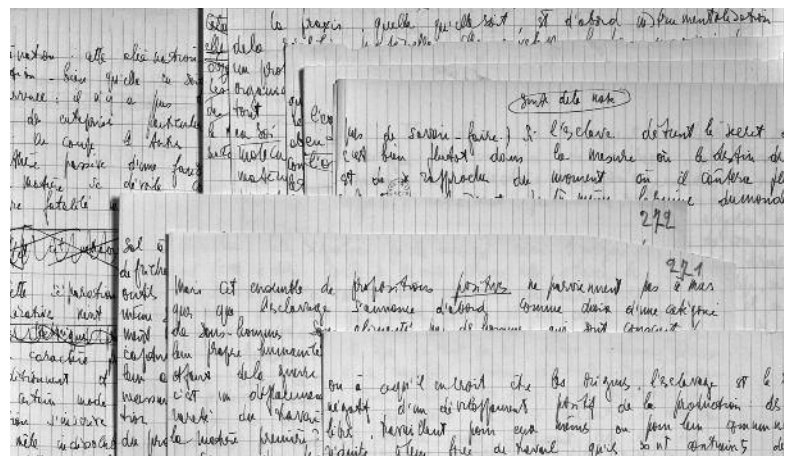
soixante-dix ans », entretien avec Michel Contat, *Situations X*). Sa pensée ne s'exprimera plus que par la parole, le magnétophone remplaçant la plume : il donne ainsi maintes interviews, participe à de nombreux entretiens. Renonçant au style littéraire, c'est par la voix qu'il communique ses idées métaphysiques, morales, politiques. « Il a laissé, comme la plupart des créateurs, un vaste chantier dont l'inachèvement est la loi, voulue par la Contingence, et le moyen l'écriture, l'écriture seule, ces signes griffonnés ou calligraphiés auxquels il appartient au lecteur, au lecteur seul, de donner sens et vie », conclut Michel Contat.

Source : Michel Contat, « Comment Sartre écrivait », *Brouillons d'écrivains*, catalogue de l'exposition de la Bibliothèque nationale de France (2001).

Ce qui m'est désormais interdit, c'est quelque chose que beaucoup de jeunes gens d'aujourd'hui méprisent : le style, disons la manière littéraire d'exposer une idée ou une réalité. Cela demande nécessairement des corrections – corrections qui, parfois, se renouvellent cinq, six fois. Je ne peux plus même me corriger une fois puisque je ne peux pas me relire. Donc, ce que j'écris ou ce que je dis en reste nécessairement à la première version.

Sartre, *Situations X*
(entretien avec Michel Contat, 1975)

Critique de la raison dialectique
BNF, Manuscrits,
Fonds J.-P. Sartre



L'Idiot de la famille
Première partie, « La constitution »
BNF, Manuscrits, Fonds J.-P. Sartre

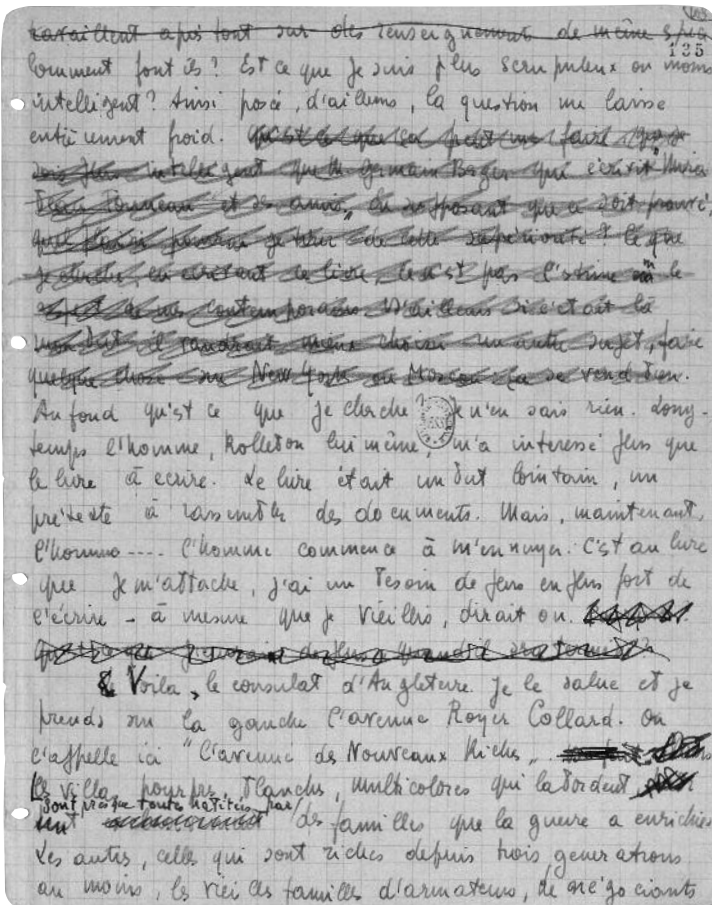
L'essentiel, c'est la contingence. Je veux dire que par définition l'existence n'est pas la nécessité. Exister c'est être là simplement. Les existants apparaissent, se laissent rencontrer, mais on ne peut jamais les déduire. Tout est gratuit, ce jardin, cette ville et moi-même. Quand il arrive qu'on s'en rende compte, ça vous tourne le cœur et tout se met à flotter. Je me laissais aller sur le banc, étourdi, assommé par cette profusion d'êtres sans origine, partout des éclosions, des épanouissements, mes oreilles bourdonnaient d'existences, ma chair elle-même palpait et s'entrouvrait, s'abandonnait au bourgeonnement universel. C'était répugnant.
Sartre, *La Nausée*

Le « factum sur la contingence », comme disait Sartre lorsqu'il évoquait son roman alors en préparation, connut trois versions successives avant de s'intituler *Melancholia* (titre inspiré par la gravure de Dürer, *Melencolia*), et pour finir *La Nausée*. Sartre aurait élaboré ses idées sur la contingence dès 1926, alors qu'étudiant à l'École normale supérieure, il travaillait sur la philosophie de Nietzsche. Il illustre et creuse le concept dans divers textes, dont *La Légende de la vérité*. Mais c'est pendant son service militaire, reprenant ses réflexions et poursuivant ses recherches, qu'il se lance dans un long travail sur la contingence. L'expérience de sa vie au Havre, où il est nommé professeur de philosophie en 1931, va nourrir le « factum » qui, dès la première version, apparaît comme le journal intime d'un homme vivant seul à Bouvines, Antoine Roquentin, double de Sartre. Les échanges entre Roquentin et Anny sont tirés

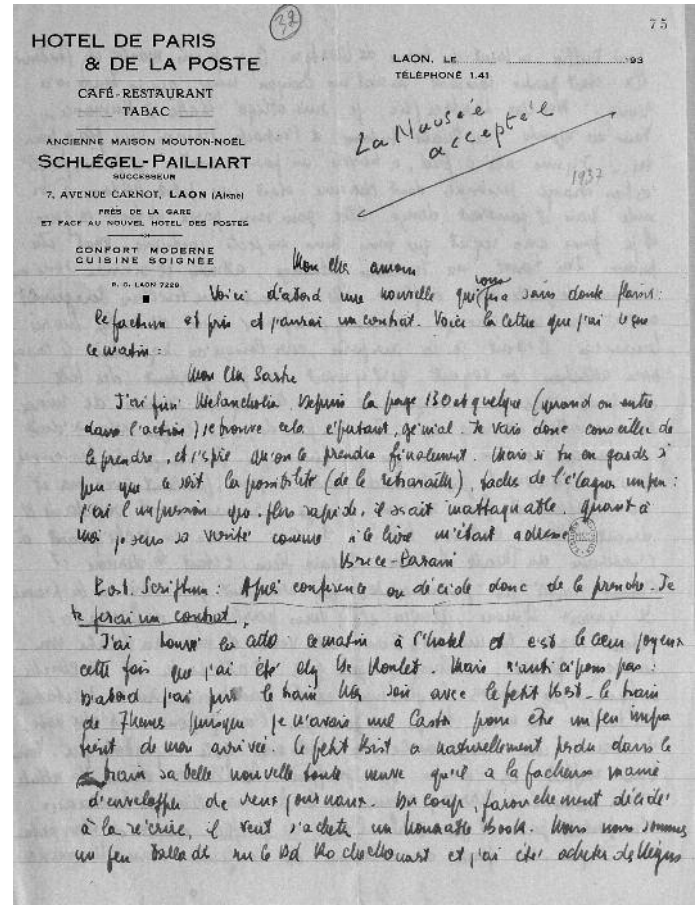
de son histoire d'amour frustrante avec Simone Jollivet, et le prénom de son personnage féminin rappelle celui de sa cousine de Thiviers, Annie, compagne de son enfance et de son adolescence, son double féminin. Roquentin habite dans une chambre d'hôtel sordide qui ressemble à celle de Sartre et porte le même nom, « Printania » : « Tout ce que les hommes font la nuit je l'entends... Toute la rue passe par ma chambre et coule sur moi... je suis de passage... comme en visite... je suis libre... » (*La Nausée*). Il traîne son existence, étranger, voyeur, visitant les coulisses de la société de province. Sartre utilise sa vie dans ses romans. Les thèmes qui seront développés dans les deuxième et troisième versions sont présents dans la première : la critique de l'humanisme, la réduction de la mémoire à une fiction vraie, l'illusion de l'aventure, la perception de l'existence et de la contingence. L'intervention de Simone de Beauvoir, devenue depuis leur rencontre en 1929 l'interlocuteur préféré et le critique écouté, sur la progression du manuscrit fut primordiale. Sartre subit également l'influence de l'écriture de Céline (le *Voyage au bout de la nuit* paraît en 1932), de Kafka et de la langue de Queneau. Il rédige la deuxième version de son factum à Berlin, lors de son année de recherches sur Husserl. Sa rencontre avec le philosophe allemand est déterminante. Il découvre la phénoménologie et Husserl restera sa référence privilégiée : « Husserl m'avait pris, je voyais tout à travers les perspectives de sa philosophie... j'étais husserlien et devais le rester longtemps » (*Les Carnets de la drôle de guerre*). En même

temps qu'il réécrit son roman, il entreprend de critiquer Husserl, ce qui donnera un article publié en 1936 : « La transcendance de l'Ego, esquisse d'une description phénoménologique ». À son retour de Berlin, il s'attelle à la troisième version du factum sur la contingence. Cette ultime réécriture intègre et mêle la progression de la narration et la philosophie. Déposé chez Gallimard sous le titre *Melancholia* au printemps 1936, le manuscrit est refusé. Déception : « je m'étais mis tout entier dans ce livre et j'y avais travaillé longtemps ; en le refusant c'était moi-même qu'on refusait, mon expérience qu'on excluait ». Quelques mois plus tard, une deuxième tentative auprès de Gaston Gallimard et Jean Paulhan, appuyée par Charles Dullin, sera couronnée de succès. En avril 1937, le manuscrit de *Melancholia* est accepté, à condition d'être retravaillé sous la conduite de Brice Parain qui demande à Sartre des coupures de pages jugées trop crues et « passibles de poursuites ». L'écrivain supprime une quarantaine de pages, mais l'avocat des éditions, M^e Maurice Garçon, estime qu'il y a encore trop de termes crus. Puis, c'est le titre qui ne convient pas. Sartre propose « Les Aventures extraordinaires d'Antoine Roquentin », mais c'est Gaston Gallimard qui trouve en octobre 1937 « *La Nausée* ». L'ouvrage est enfin publié en avril 1938, Sartre y aura travaillé plus de huit ans. En février 1939 paraît son recueil de nouvelles, *Le Mur*. L'accueil très favorable de ces deux œuvres par la critique consacre les débuts littéraires et l'entrée de Sartre dans le monde des lettres. Il est devenu un personnage important de la littérature française.

Source : Annie Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*



La Nausée
Manuscrit autographe
BNF, Manuscrits, NAF 17900, f. 135



Lettre à Simone de Beauvoir sur l'acceptation de *La Nausée*
Avril 1937
BNF, Manuscrits, NAF 25880, f. 75-77

J'ai eu un faux pouvoir : celui de professeur. Mais le pouvoir réel d'un professeur consiste par exemple à interdire de fumer en classe – je ne le faisais pas – ou à éliminer des élèves – je mettais toujours la moyenne. Je transmettais un savoir; selon moi, ce n'est pas un pouvoir, ou alors ça dépend comment on enseigne.

Sartre, *Situations X* (entretien avec Michel Contat)

Après l'agrégation de philo (juin 1929), d'où il sort premier (Simone de Beauvoir est juste derrière avec deux points de moins) et après son service militaire, Sartre est nommé professeur de philosophie en mars 1931 au lycée du Havre. Il avait demandé un poste de lecteur à Tokyo, espérant fuir la carrière d'enseignant de province, et c'est dans une sous-préfecture de province qu'il est envoyé. Il va très vite faire sensation. Quatre mois après son arrivée, c'est à lui qu'incombe la charge de prononcer le discours d'introduction à la cérémonie de la distribution des prix devant tous les élèves, leurs parents, les professeurs et les personnalités locales. Il ne va s'adresser qu'aux seuls élèves, ignorant délibérément les adultes, et leur parler du cinéma. Il démontre que le cinéma est un art qui enseigne la beauté du monde et encourage vivement les jeunes à y aller souvent. Ce discours fit scandale dans les rangs de l'élite havraise qui considérait les salles de cinéma comme des lieux de perdition, mais suscita en revanche l'intérêt des élèves. À la rentrée d'octobre, il était étiqueté anarchiste.

Ses cours ne ressemblent en rien à ceux de ses collègues : il arrive fumant la pipe et commence à parler sans notes, s'asseyant sur son bureau. Il traite ses élèves d'égal à égal, bannit toute hiérarchie. Il n'instaure aucune discipline (on peut fumer en classe, prendre la parole spontanément), se refuse à faire l'appel avant les cours. « Cordial et non conformiste », « il ne professait pas, il parlait avec de jeunes amis », rapporte un ancien élève (témoignage recueilli par Annie Cohen-Solal). Il stimule leur esprit critique et la réflexion personnelle, les pousse à une remise en cause des idées reçues.

Et puis, les échanges ne se limitent pas à la salle de classe. Sartre retrouve ses élèves au café, prend un verre avec eux. Ils discutent philosophie, mais parlent aussi d'eux-mêmes, de leur vie, jouent au ping-pong, au poker. Quelques-uns l'invitent à leurs pique-niques traditionnels sur la plage du Havre. Ils vont ensemble au cinéma. Sartre ira même jusqu'à fêter le succès des reçus au baccalauréat dans une maison close, d'où il sortira passablement éméché pour aller assister à la distribution des prix...

ce qui ne passera pas inaperçu. Cette forme d'enseignement en toute liberté n'est pas du goût des parents qui ne manquent pas de se plaindre au proviseur. Mais les résultats des élèves de Sartre au baccalauréat sont plutôt meilleurs que ceux de ses collègues et les rapports d'inspection sur ses cours sont très favorables.

Il restera au Havre jusqu'en juin 1936, avec une interruption de neuf mois en 1933-1934, passés à l'Institut français de Berlin pour étudier Husserl. Il conservera des relations amicales avec certains de ses élèves de cette époque, en particulier Jacques-Laurent Bost qui entre dans la « famille » Sartre et demeurera très proche de lui jusqu'à sa mort.

Après l'année scolaire 1936-1937 passée à Laon, ville qu'il détesta, il effectue la rentrée d'octobre



Jean-Paul Sartre au lycée du Havre, 1934-1936
© Archives Gallimard

1937 au lycée Pasteur de Neuilly. Et, à nouveau, l'allure peu conventionnelle du professeur, ses cours qui attisent l'esprit critique des adolescents et leur révolte contre leur milieu, les réunions et discussions dans le café voisin du lycée inquiètent les parents et provoquent leurs protestations.

Après les années de la drôle de guerre et de captivité, c'est un homme différent qui reprend ses cours au printemps 1941 dans le même lycée. Il ne pense plus qu'à organiser un groupe de travail qui rejette le régime de Vichy et la collaboration, se réfère au socialisme et envisage l'après-guerre avec un pouvoir socialiste dans une France libérée. Ce groupe, baptisé « Socialisme et Liberté », demeurera une réunion d'intellectuels, émettant des tracts philosophiques sur la liberté, sans parvenir, malgré les efforts de Sartre, à créer un large mouvement débordant en province. N'étant pas soutenu par une institution organisée, se situant lui-même comme une troisième voie entre gaullisme et communisme, isolé, sans contact extérieur, « Socialisme et Liberté » s'éteindra à la fin de 1941. Mais Sartre côtoiera par la suite des réseaux de la Résistance.

À la rentrée 1941, c'est un écrivain reconnu par le monde littéraire qui est nommé au lycée Condorcet. Il arrive auréolé de ses publications de *La Nausée* (1938) et de *Mur* (1939). Les témoignages de ses élèves sur ces années d'Occupation (cités par Annie Cohen-Solal qui les a rencontrés pour écrire son *Sartre*) sont enthousiastes. Sartre, qui commence ses cours en discutant du dernier film à l'affiche ou d'un roman américain et passe naturellement de la vie quotidienne à la philosophie, discutant toujours sans aucune note, les fascine et les stimule en les provoquant et les bousculant. « Un langage clair, une façon unique de foncer au cœur du sujet qu'il cernait tout de suite par sa redoutable intelligence », dira l'un d'eux à Annie Cohen-Solal (l'architecte Jean Baladur). L'actualité est très présente dans ses cours : il parle du Comité national des écrivains qu'il a intégré début 1943 et de l'obligation pour le citoyen d'assumer

l'histoire de son pays. Des élèves d'hypokhâgne obtiennent l'autorisation de venir assister à ses cours, dont la sortie est embouteillée par la masse des jeunes gens agglutinés autour du professeur. Les conversations se poursuivent comme d'habitude au café et même parfois, Sartre en entraîne certains dans son sillage, continuant l'après-midi au Flore ou ailleurs, les présentant à ses amis. Il est toujours disponible pour ses élèves, qui peuvent tout dire, tout demander. Il se montre même très généreux : rencontrant un jeune bachelier obligé d'arrêter ses études pour gagner sa vie, il l'incite à préparer l'agrégation et lui versera des mensualités jusqu'au concours. Ses éblouissantes capacités pédagogiques sont reconnues par les autorités de l'enseignement, proviseurs et inspecteurs. Les rapports d'inspection sont extrêmement élogieux, admirant les « remarquables connaissances et intelligence des textes, la netteté de l'expression, l'ampleur des vues ouvertes » (archives du ministère de l'Éducation, citées par Annie Cohen-Solal). Cet enseignant hors normes, qui profite des interrogations écrites pour sortir de sa serviette une liasse de feuillets sur lesquels il se met à écrire sans s'arrêter, ne trouve plus suffisamment de temps pour ses multiples activités. Il donnera sa démission de l'Éducation nationale en juin 1944, alors qu'il vient d'obtenir un contrat de scénariste chez Pathé. Il crée la revue *Les Temps modernes*, qu'il dirigera avec Simone de Beauvoir et Merleau-Ponty, et va se consacrer totalement à ses innombrables écrits littéraires, philosophiques, théâtraux, politiques, etc.

Source : Annie Cohen-Solal, *Sartre, 1905-1980*